

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edouard ZUMOFEN

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 192-196

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

En pleines vacances, brutalement, une nouvelle douloureuse est venue briser notre quiétude insouciant et joyeuse : la mort de notre cher Directeur de la Congrégation et Vereinspapa, M le Chanoine Bussard, ce père tant aimé qui fut toujours si près de notre cœur. Déjà bien faibles dans le témoignage d'une reconnaissance personnelle trop légitime, mes pauvres mots ne sauraient ici exprimer la peine de tous mes camarades dont je ne fais qu'interpréter la sympathie auprès de l'Abbaye frappée une fois de plus. Que l'on s'imagine une rentrée sans la présence du cher chanoine, sans cette bonté qui nous accueillait et dont le message du 15 août nous apporta un émouvant reflet. Cette lettre, il la rédigea quelques jours avant son départ ; nous l'avons acceptée et conservée comme une relique d'un immense amour. Nous tournant vers l'avenir, nous n'osons penser à ce qui nous manquera désormais ; à ce sourire que nous ne verrons plus et qui nous suivait même lorsque tout était noir ; ce sourire amusé et indulgent avec lequel le cher défunt racontait, dans les derniers « Echos », nos exploits du trimestre passé ; ce sourire qui, au début de cette chronique, trace pourtant ma voie.

Je veux bien, pour la suivre, oublier un instant ma tristesse. Evidemment, mon optimisme à moi n'aura rien de très surnaturel ; mais en cherchant bien, on trouvera peut-être à rire, même ici-bas.

Je passerai rapidement sur les événements de la rentrée, dont la banalité ne date pas de ce siècle. Après trois ans des plus durs combats et des plus chaudes victoires, M. Delaloye termine son séjour par trop fatigant à la section des Grands et se réfugie au « Lycée pacifique » où il jouit, nous assure-t-on, d'une quiétude aussi parfaite que bien méritée. Redoutant l'éventualité d'une « retraite élastique », les Tordus ont accueilli M. Putallaz avec un empressement inconnu et se plient, avec une certaine béatitude, à la nouvelle discipline qui leur est proposée. Tant de stratégie ayant abouti à priver les Petits d'un père aimé, on délégua auprès de ces innocentes victimes de la guerre totale M. le Chanoine Dreyer qui semble, pour l'instant, ne veiller qu'à réduire les dégâts.

Toutes ces opérations eurent beau s'exécuter selon les plans prévus, un je ne sais quoi planait dans l'air — peut-être la simple résolution que chacun avait prise de faire de son mieux — qui grinçait et ne jouait pas avec les bonnes habitudes d'autrefois. Une série de congés nous rétablit très efficacement dans la vie normale traditionnelle. Le premier nous fut accordé par notre nouvel évêque, S. E. Mgr Haller, qui se vit un beau jour entouré de tout un monde bruyant de collégiens venus lui manifester leur enthousiasme et leur attachement. Le silence s'étant établi, François Remy, cette chère Monime, put parler au nom de tous. Monseigneur nous répondit en termes exquis, établissant bien vite un contact des plus affectueux avec son jeune auditoire, se faisant même le complice tout-puissant de ce dernier pour obtenir de M. le Recteur ce que tous se fatiguaient à attendre. Nous saisissons la même occasion pour exprimer notre reconnaissance et notre meilleur souvenir à M. le Chanoine Michelet, jusqu'ici Révérend Prieur de l'Abbaye, qui nous quitte après de nombreuses années d'une activité féconde. M. le Chanoine Fleury, qui le remplace à ce poste, eut aussi, quelques jours plus tard, son brin de fête. Etant un inconnu pour la plupart d'entre nous, il s'agissait de faire dès le début une grande impression. On fit appel à la fanfare qui, sous la direction de son sous-directeur — ne cherchez pas ; ici comme partout « le plus beau sera toujours ce que l'on n'arrivera pas à comprendre » — joua bien pour son âge. Ensuite, notre interprète, Pierre Bosshart, parla d'un peu de philosophie, du nez et de tout son cœur. Monsieur le Prieur nous répondit enfin avec un charme fait de jeunesse et de grande expérience. Nous nous quittâmes grands amis pour aller à Bex voir le film : Le Signal Vert. Ajoutons immédiatement que la série des congés ne doit pas s'arrêter ici ; et c'est tant mieux. Après un départ marqué d'un zèle intempestif, la situation se stabilise ainsi en notre front ; et c'est avec joie que notre G. Q. G. y découvre les premiers indices de cette Frivolité divine sans laquelle les études, si fructueuses soient-elles, demeureront toujours amères.

Hélas ! il n'est pas d'aujourd'hui que des décisions prises en vue du bien commun vont à l'encontre de quelque bien privé. La collision qui se produit revêt toujours un caractère douloureux pour l'intéressé. Dans certains cas, les réactions touchent au plus haut tragique. Un correspondant qui eut l'occasion de les observer chez notre ami, le beau Jack, me les rapporte ainsi : « Un jour que nous sentions errer dans l'air les signes précurseurs d'un congé (on découvre parfois chez les étudiants un talent divinatoire sans pareil), et que la nouvelle prenait de telles proportions qu'on la goûtait déjà comme une réalité, nous découvrimus notre Rhétoricien en proie aux plus sombres considérations. « Une après-midi de classe perdue, quelle lacune dans mes études, dans ma vie, dans ma personnalité ! » Semblable progression de pensée l'ayant élevé jusqu'aux étages les plus éthérés, il se mit à douter de la possibilité d'un tel malheur et voulut s'en assurer. Tandis qu'il se précipitait à l'affichoir, nous l'attendions, émus et anxieux. Enfin, il réapparaît sur le seuil de la porte : son visage a changé, ses cheveux sont hérissés ; haletant, éperdu, il respire avec peine.

*Gelidus nobis per dura cucurrit
Ossa tremor, funditque voces Jack pectore ab imo.*

Il pénètre, titubant, dans la classe, sans nous voir et s'effondre sur un banc. Les premiers d'entre nous qui arrivèrent auprès de lui eurent juste le temps de recueillir ce suprême aveu : « C'était vrai ! » On lui fit d'imposantes... »

A l'intention des personnes nerveuses, je coupe ici cette relation. Mais peut-être se seront-elles arrêtées d'elles-mêmes plus haut, au charme mystérieux des deux vers ci-dessus rapportés ! C'est la grâce que je leur souhaite ; car il n'y a aucun doute que « si nous pouvions analyser tous les mouvements de ce texte après son intime introspection », nous aurions le bonheur de déguster un génie comparable à celui qui fut l'engendrant sacré des clauses éternelles.

Après ce petit incident, je voudrais revenir *per modum conclusionis* à la grave question qui l'a provoqué. Nous étions en train de parler de cette formule que nos dirigeants ont adoptée et selon laquelle le congé est devenu le véritable centre animateur de la vie scolaire, centre dans l'orbite duquel gravitent, plus ou moins heureusement, les différentes heures de classe. Cette thèse, ai-je dit, s'est justifiée par les résultats satisfaisants qui furent ici même constatés. J'en ai cité un ; il y en a bien d'autres : personne ne reste plus au lit le matin, les Invertébrés ne sprintent plus dans les rangs, ils ne « courbent » plus les leçons, etc. Mais je vois venir ici l'objection des gens sensés qui me rétorqueront qu'un effet heureux ne prouve pas nécessairement la légitimité de la cause, que la théorie du Succès est immorale. C'est pour ces gens-là que je suis revenu à la charge. La preuve irréfutable que je m'en vais leur servir n'est pas née de la logique, sa force la dépasse infiniment. Car ce n'est plus un témoignage humain, mais une approbation supérieure et magnifique qui étayera le bien fondé de notre thèse, une approbation qui nous fut manifestée

à plusieurs reprises et d'une manière tout à fait évidente. En effet, depuis le début de l'année, chaque fois qu'il pleut le jeudi matin, le temps se lève vers 11 heures et le soleil illumine notre après-midi. Dites-moi, ne voyez-vous pas là, de la part des forces supérieures, le signe d'une prédilection toute spéciale à l'égard de ce congé, — et du même coup l'éminente dignité de ce dernier, dignité que nos autorités n'ont fait que lui restituer ? Et cela, ce sont des faits que tout le monde peut constater, surtout Bernasconi ; des faits décisifs contre lesquels aucun argument n'a de prise ; des faits aussi réels que celui de la construction d'une piscine au fond de la cour. Il est vrai que, dans ce dernier cas, quelques idiots prirent pour une piste de saut en longueur ce que nos autorités avaient installé pour remplacer les bains, trop coûteux à notre époque... jusqu'à ce que vienne enfin un digne représentant de la section des Petits, qui s'y plonge, convaincu par évidence.

Là-dessus, Monsieur le Coiffeur me prie de bien vouloir transmettre le communiqué suivant : « Vu les difficultés résultant de la pénurie de crayon, du rationnement du papier et de la récupération des vieux carnets, nous fûmes contraint de vous convoquer pour prendre la décision de n'accorder plus aucun crédit. Par la même occasion, nous portons à votre connaissance quelques prix intéressants : cinquante centimes la savonnette extra, trente centimes le petit paquet de brisures de rasoir pour garnir votre soupe à titre de ciboulette : le tout pour un franc. Nous tenons enfin à signaler l'augmentation de vingt centimes sur le prix de la coupe ordinaire afin de couvrir les frais occasionnés par la rédaction du présent communiqué. »

Cette formalité terminée, je n'ai aucune peine à regagner les régions éthérées où nous spéculions, en suivant, comme des mages d'autrefois, la grande étoile qui se lève dans le ciel de la poésie, notre cher Lochness. Celui-ci nous donne une idée assez frappante du paroxysme que peut atteindre chez un être la « furia poetica »... la nuit surtout. En effet, si vous avez le bonheur de vous éveiller autour de minuit, vous l'entendrez circuler dans le dortoir, à la recherche des endroits qui craquent et gémissent (à la joie de Favre !) pour découvrir les assonances les plus propres à rendre les pleurs du noir Tartare :

*Au plus rouge des sons, un psalmodie opalin,
Du Tartare pensif, lie en œil les cyclones,
Sonate fumigèn', vibrations des pylônes,
Qu'un surfluide irisé blâme en verset hyalin.
Refoulés au néant, les éveils du phosphore
Incrustent leur halo, pur enfant des bémols,
Sur des « morts » infinis, victimes des formols,
Abîmes filateurs de l'aérien Bosphore.*

(L'oméga de son Signe. Extraits.)

Il convient pourtant — ne trouvez-vous pas ? — que nous nous séparions sur terre ferme. A regret je vous y reconduirai insensiblement en vous parlant des collégiens qui cherchent dans les journaux matière à apaiser une curiosité jamais assouvie. Ils ne

remarquent pas, ces infortunés, le danger dont les menace cette puissance secrète organisée, au sein même des sections, sous le nom farouche de « Chats-huants », autrement dit : « Agence V. P. T. K. ». Heureusement, la Congrégation des frères C..., toujours sur ses gardes, a institué une enquête. Pour tous renseignements, se mettre en relation avec elle, en s'annonçant d'abord au vénérable ostiaire de l'Etude des Grands. D'autre part, on nous apprend en dernière heure que, du célèbre musée du Collège de St-Maurice, s'est évadé un type extrêmement curieux de bipède. La même compagnie, chargée de sa recherche, nous communique son signalement : tête rasée à quatre millimètres, sauf sur la partie postérieure de son crâne dolichocéphalien, où quelques cheveux touffus forment un coussinet dont la forme rappelle étonnamment la silhouette d'une chauve-souris.

Pour une descente, avouez que c'en est une. Nous voilà bien sur terre ferme, mais aussi dans le monde inférieur des bêtes, maintenant. Comment diable vous en sortir ? J'avais pensé tout d'abord qu'en vous parlant de moi, le neuf cent quatre-vingt-dix neuvième chroniqueur, en leur imposante hiérarchie, qu'en vous parlant de moi, dis-je... Mais j'entends déjà le ricanement des gens sensés — vous vous en souvenez : ceux de la preuve, à propos de congés, — tout fiers de se venger : « Une bête pour une autre, ça ne fait pas le compte ; on n'en sortira pas. » Débrouillez-vous donc tout seul.

Edouard ZUMOFEN, rhét.